

ARCHIVES ET MUSEE DE LA LITTERATURE

Pierre Blondel

Chapitre I : extérieur : le trottoir

Peut-on parler de rue oubliée ? C'est en tout cas une rue particulière, une impasse vous diront ceux qui, sans doute rebutés par le brutalisme de la façade des archives nationales qui bloque franchement la perspective, ont fait demi-tour, refusant, malgré l'élargissement de la voirie, de s'engager plus avant, et sont revenus vers le Sablon, ses façades espagnoles au pittoresque véritable ou frelaté, sa guerre des chocolatiers (Wittamer contre Marcolini), ses terrasses de bistrots, débordant l'été, mais aussi l'hiver maintenant, de sorte que la différence de saison ne se marque que par le nombre de décapotables garées en double file.

Une impasse ? Certainement pas puisque l'on peut soit remonter la rue de Ruisbroeck vers la rue de la Régence, soit la redescendre en traversant, il est vrai, une galerie qui n'a jamais été animée que dans l'esprit des gens qui l'ont conçue, et se retrouver quasiment place Saint Jean.

Une rue oubliée ? Sans doute pas par les élèves de l'athénée Dachsbeeck, qui ont pu profiter de son calme relatif pour se fixer rendez-vous sur la sorte de parvis constitué par l'embranchement qui comble l'angle rentrant de la rue.

Pas plus par les infatigables fureteurs urbains qui sillonnent ce quartier et que le panneau orphelin des archives « EXPOSITION » (de quoi ? de qui ? quand ?) amuse autant que le graffiti « DEMAIN J'ARRETE », visible un peu plus loin.

Pas davantage par les amateurs de Cobra qui reconstituent aussi facilement les scènes mémorables qui se déroulèrent au n°10 de la rue (bien que tous les bâtiments aient été détruits), que les archéologues amateurs le font avec le premier élément de la colonne d'un temple grec.

Et certainement pas, enfin, par les AML qui y ont construit une sorte de petit signal en relais, un avant-poste culturel, pas très grand, pas très institutionnel non plus avec ses étages décalés et sa sorte de tour en surplomb mais que l'on repère immédiatement, que l'on vienne du Sablon ou que, courageux, on se soit aventuré dans la galerie de la rue de Ruysbroeck.

Chapitre II : 1er sous-sol compactus 6 étagère 4 rang 3

Je n'aime pas les déménagements, je n'aime pas non plus la lumière, ni l'humidité, je n'aime pas plus le froid que le chaud et les animaux me font horreur, mais ne dites pas de moi « en fait, il n'aime rien ».

J'aime la pénombre et le silence, j'aime être en bonne société et comme tout le monde, j'espère que l'on s'intéresse à moi.

J'ai passé vingt ans à Jette chez un critique littéraire dans un univers brouillon et passionné -vingt ans et la vie instable d'un courtisan : adulé le matin, vomé à midi, oublié le soir.

Le critique mort jeune (trop de poison distillé) je pris donc la route malgré moi et je m'installai aux jardins du Roi, Albertine, 3e sous-sol, rangée 6. Malgré l'adresse prestigieuse, le logis était sordide. J'y restai 5 ans.

Ma nouvelle adresse me plaît. Je vous décris mon logement : socle 15cm plancher 4cm largeur 30cm hauteur variable rayonnage 191/ 199/ 211/ 219 au choix hygrométrie 42% H variation 5% chauffage 16°-18° : tout le confort moderne. Nous sommes nombreux, j'aime la force du nombre. Nous sommes serrés, cette proximité me rassure..

Mais deux choses m'ont séduit dans ce palace moderne.

D'une part, imitant en cela les concepts les plus innovants, notre habitat est mobile, nous bougeons ou plutôt nous glissons silencieusement, comme des patins sur la neige. D'autre part et surtout, bien que plongés dans cette obscurité que j'affectionne tant, nous sommes reliés au monde : à travers des hublots, on nous observe, on nous découvre, c'est sûr, on nous veut, et le mouvement fréquent de nos immeubles le démontre, on s'intéresse à nous.

Chapitre III : rez: ouvert au public

De ses voyages scolaires, quand elle était au lycée Dachsbeeck, Laura ne se souvient que de l'odeur de vomi qui accompagne les trajets en car : le plan incliné de Ronquières, le village de Bokrijk ou le terminal de Zeebrugge se fondent dans le même refus de son système gastrique.

Elle aurait pu, bien sûr, ne pas lire dans le car, mais Laura lisait tout le temps.

Les sorties à pied avaient sa préférence : pas la corvée de la piscine de la place du Jeu de Balle, le lundi matin, été comme hiver, ni le musée des Beaux-Arts (trop grand, trop d'œuvres, le mélange de la Chute d'Icare et des poissons de Spilliaert lui donnait la nausée), non, ce dont elle se souvient, c'est la visite annuelle aux AML.

Elle avait toujours été intriguée par cette façade ambivalente moitié ouverte, moitié opaque, comme si jusqu'au dernier moment les architectes avaient hésité sur l'expression à donner aux deux fonctions opposées de l'institution : archiver, c'est-à-dire protéger, et exposer, c'est-à-dire montrer.

Pour elle, c'était clair : on protégeait à droite et on montrait à gauche, quoique de la partie fermée une sorte d'aquarium émergeait du béton, avec à l'intérieur un buste d'écrivain pâle, comme un poisson exotique, comique le jour, impressionnant la nuit.

La visite du bâtiment était un plaisir : des expositions simples, pas de boutique ridicule pleine de décapsuleurs ou de T-shirts vulgaires, mais surtout, partout, des livres, des écrits : sur les murs, dans les murs (des espèces de meubles vitrines) et derrière les murs et même sous le sol, visibles à travers un plancher transparent : des livres serrés dans des rangements sur rails qu'on voyait bouger sous ses pieds, dans les caves, comme des organismes vivants et mystérieux.

Chapitre IV : 5e étage rue : la tour

Paul travaille aux AML, c'est un « scientifique itinérant » et chaque fois qu'il y pense, il médite sur la légère contradiction qui persiste entre les deux termes : scientifique cela fait sérieux, stable, assis, un monsieur avec des lunettes, un cerveau et un bureau, voire un laboratoire.

Itinérant c'est léger, fluide, du sable sous les chaussures, je ne sais pas où je serai demain.

Donc pour lui, "scientifique itinérant" c'est chercheur nomade plutôt que travailleur à temps partiel.

Alors quand il arrive lui, l'itinérant de la rue de la Paille, il monte à pied les cinq étages jusqu'à son bureau : 5 étages, 12 volées, 99 marches.

Un bonjour à l'accueil où une classe de primaire un peu bruyante s'initie au théâtre, un regard au premier (ne pas déranger), au deuxième les portes du studio sont ouvertes, il entend la belle voix de cet écrivain gaumais, au troisième l'édition est en plein rush et la tension perceptible, au quatrième, il y a du soleil, deux archivistes prennent le café sur la terrasse mais il ne s'arrête pas, il veut son espace, son lieu, sa tour, tout en haut, au calme.

La pièce est grande, quasi rectangulaire.

Située côté rue, elle avance en surplomb sur celle-ci, mais le mur qui donne directement sur la voirie n'a pas été percé, de sorte que l'on évite la confrontation avec l'énorme bâtisse située en face des AML.

Par contre les deux murs latéraux de cette sorte d'oriel ont été généreusement pourvus de baies, de sorte que la lumière y entre en suffisance, et surtout que l'occupant du bureau, même à temps partiel, même nomade, même itinérant, peut jouir de l'enfilade des toits se décalant en remontant de la rue de la Paille vers le Sablon.

Ici les bruits de la ville n'arrivent qu'en sourdine et les yeux qui se relèvent du clavier ne rencontrent que les tuiles, les oiseaux et les nuages.

Chapitre V : 2e étage rue : l'auditorium

Depuis trois semaines qu'il a reçu la lettre, il pense à ce moment.

Au début, il n'y avait pas cru, lui qui sait bien que ces messieurs de la capitale le surnomment le chancre oublié de Lambermont.

Invité à lire son œuvre en public, à Bruxelles.

Ah non, il n'irait pas, certainement pas !

Aller à Bruxelles peut-être cela lui ferait du bien, mais pas lire des textes, en tous cas pas les siens, ou bien quelques uns des siens mais entre-coupés de ceux qu'il aime : Roubaud, Bonnefoy, Michaux.....enfin, bref d'accord il irait, puisqu'il faut!

Mais tout de suite après sa décision le trac qui ne le quitte plus, ni dans le car (Lambermont-Florenville) ni dans le train (Florenville - Bruxelles) ni à pied tandis qu'il remonte depuis la gare centrale jusqu'à la rue de La Paille (il aime ce nom) ni dans l'ascenseur : « auditorium 2e étage », aïe, il y a du monde, il pousse la porte et dans son ventre et sa tête tout se calme : la pièce n'est pas grande, pas très droite non plus, en fait elle s'évase sur la hauteur de manière à former des gradins et sur la largeur aussi pour créer cette sorte d'encorbellement qu'il a perçu depuis la rue.

La pièce est sombre, il y flotte une lumière orangée, deux baies, l'une à la hauteur de la scène, l'autre perpendiculaire en surplomb sur la rue, d'où une lumière tangente se joue des textures du béton.

Les portes se referment doucement et on clôt les volets... Derrière le public, le technicien de la régie lui fait un petit signe amical, il fait deux pas, il est prêt.

Chapitre VI : extérieur : la porte des habitués

Philippe est un habitué des AML, mais il n'aime pas beaucoup ce terme, « habitué » : il le trouve vulgaire, comme on dit pour ceux qui fréquentent un bistrot ou une maison de débauche.

En tout cas il vient souvent ici, que ce soit pour sa recherche ou tout simplement pour consulter un auteur, au hasard. Il connaît les archivistes, les bibliothécaires, l'itinérant de la tour qui ne fait jamais que passer...

Quand il vient ici, c'est pour jouir de la salle de lecture. Il prend rendez-vous, sonne à la porte de gauche (celle des habitués, ou plutôt des connaisseurs), tape le code et monte directement à la salle de lecture.

La porte du sas refermée, c'est comme toujours la sérénité du lieu qui simplement s'infiltré dans son corps.

La salle est rectangulaire, allongée, elle traverse tout le bâtiment, avec une grande table centrale en bois épais.

Le sol est d'une matière souple, élastique et silencieuse que Philippe n'identifie pas et le plafond, en lattes de bois et légèrement incliné invite à la lecture et au silence.

Côté rue, une grande baie à la menuiserie fine, dont les vitres comme légèrement blanchies à la chaux ne laissent percevoir l'extérieur que sous forme d'ombre. Côté cour, la même baie donne sur un patio clos. Les deux murs en vis-à-vis qui relient ces deux baies sont entièrement recouverts de livres : l'un est haut, peut-être plus de 4 mètres avec une rangée de bustes en couronnement ; l'autre plus bas, avec les niches des chercheurs et surtout des sortes de hublots qui laissent deviner, derrière cette première couche, les ouvrages classés dans la réserve, à l'ombre, et qui n'attendent qu'une chose, c'est d'être consultés.

Chapitre VII : NEW SABLON CITY 2018

Parfois il a trop lu ou pas assez, il s'endort mal et le cauchemard revient.

« Il est évident, chers amis que ce nouveau développement représentera un upgrade considérable pour le quartier, pour la ville et oserais-je le dire pour l'Europe.

Pour cela nous avons pu féderer les forces vives de ce district : les entrepreneurs, commerçants bien sûr, mais aussi les négociants revendeurs et autre métiers dans une dynamique win win qui nous promet un maximum de cash flow.

Le nouveau concept du NEW SABLON CITY rentre à merveille dans la line up des mégas complexes culturo-commerçants qui, de Bilbao à Berlin entraînent l'Europe dans une saine émulation (voire une spirale) qui remet le tourisme culturel consommateur au centre de notre monde chrétien. Emulation partagée par nos amis les musées qui après quelques hésitations ont finalement choisi la voie évidente et cohérente de la liberté d'entreprise.

Ce complexe, projeté du Mont des Arts au Sablon et de la rue de la Régence à la Place Saint-Jean, dont nous pourrions résumer le principe par le slogan : « Se cultiver d'accord, mais pour devenir un consommateur intelligent », est une évidence pour tous et pour chacun, que nous inscrirons dans une politique durable et patrimoniale.

A ce titre et en conformité avec nos amis de la Commission des Monuments et Sites, toutes les façades intéressantes de la Place du sablon seront maintenues, débarrassées de tous les arrières mérulés et peu hygiéniques et protégées par un atrium de verre collé (« no limit but the sky » comme disent nos amis espagnols).

La déclivité naturelle du sol nous permet d'inscrire, dans une politique de lutte contre la pollution allergène, un parking de 15.000 places, dont l'entrée se fera naturellement au point bas à hauteur du n°10 rue de la Paille où nos amis des AML ont accepté sportivement en un fair trade up and up, d'échanger leur immeuble vétuste (à la façade début du XXIème siècle assez ignoble) contre un espace de compactus au 7ème sous-sol et un stand de 7 m2, idéalement situé entre le lobby et la sortie de secours, avec un concept révolutionnaire : la vente d'autographes virtuels d'auteurs francophones célèbres (les flamands n'ont qu'à bien se tenir).

Ce stand est situé au niveau phare du complexe dont le nom a été imaginé par notre communication chief manager, « Level the boutique » (27.000 m2 brut), et sera entièrement consacré à la revente d'objets dérivés liés à la culture : canot de secours à la Spilliaert, brumisateur de w.c. façon Ann Veronica Janssens, slip à la Magritte, pipe à la Buquoy (ou l'inverse), trancheur de charcuterie Jan Fabre et essuie-glace Panamarenko, etc.

Auxquels nous pourrions en toute cohérence ajouter pour nos amis des AML la balayette Emile Verhaeren, le set de table du premier lay-out de PAN ou le presse-papier P.H. Spaak.